

La fillette en haillons et le Pape Jean-Paul

Début d'une aventure dans la « Grande Île »,
les pauvres se relèvent

par Pedro Opeka, C.M.

Province de Madagascar

C'est bien volontiers que je répons à votre demande d'apporter le témoignage d'Akamasoa qui contribue, à Madagascar, à lutter contre la pauvreté dans cette partie du monde.

Après quinze ans d'activité missionnaire à Vagaindrano, au Sud-Est de Madagascar face à l'Océan Indien, j'ai été nommé fin 1988 responsable des jeunes Scolastiques-Lazaristes à Antananarivo. J'ai alors découvert la misère inouïe dans laquelle vivaient des milliers de familles et d'enfants de la capitale de la "Grande Île". J'ai vu ces familles totalement démunies de tout dans les rues. Certaines avaient été refoulées du centre-ville, transportées comme du bétail par camions et laissées à l'abandon sur les collines d'Ambohimahitsy et Andralanitra, dans un total dénuement sans que quelqu'un ne vienne leur apporter la moindre subsistance pour au moins survivre ! La misère était ainsi cachée pour être bien ignorée.

Je suis fils de parents émigrés. Mes parents avaient fuit le régime totalitaire qui s'était installé en Slovénie pour émigrer en Argentine. Le souvenir de notre vie familiale est brutalement revenu à ma mémoire. Nous avons vécu une vie très dure ; mais où l'espoir d'un avenir meilleur était présent. Certes, les conditions de vie et du travail ont été très difficiles. Alors un tel espoir était-il possible pour les pauvres d'Antananarivo ? Je n'ai alors cessé de me demander ce que je pouvais faire pour donner à ces familles un tel espoir, pour qu'elles parviennent elles-mêmes à se sortir de la pauvreté.

Du 29 avril au 2 mai 1989, le Pape Jean-Paul II a visité Madagascar. Un jour, j'étais au milieu de milliers de jeunes venus rencontrer le Saint-Père. Au cours de cette cérémonie, une petite fille en haillons, qui portait son petit frère sur le dos, s'est introduite sur le podium. Personne ne sait comment elle avait réussi à venir auprès du Pape, en contournant la garde des policiers. Le Pape a réagi en la prenant dans ses bras pour l'embrasser avec force. C'était comme si le Pape embrassait toute la misère du monde. Cette petite fille a cer-

tainement trouvé la tendresse réconfortante qu'elle espérait. Ce geste m'a bouleversé très fort. Il a été un appel renouvelé de Jésus. Ce fut une interpellation irrésistible. Mon cœur et ma raison m'ont parlé : « Maintenant, tu dois agir pour remédier à la souffrance de la pauvreté humaine, à la misère de ce petit enfant et tant d'autres ! ».

La vie de saint Vincent, notre fondateur, m'a de nouveau inspiré. Après des années de mûrissement, saint Vincent même a trouvé son vrai trésor dans la vie de Jésus-Christ qui s'est dépouillé de tout pour devenir notre frère en épousant notre condition humaine, fragile et pécheresse pour nous donner la dignité des fils de Dieu. Jésus, "l'Envoyé" est venu habiter notre terre pour annoncer aux pauvres la Bonne Nouvelle de leur délivrance, pour proclamer aux captifs la liberté et aux aveugles le retour à la vue. Cet exemple de Jésus, qui a assumé cette espérance avec une fidélité radicale jusqu'à la mort, a animé la vie de saint Vincent. Trois cent-cinquante ans après, l'exemple de saint Vincent est encore d'une grande actualité qui guide tant de personnes de bonne volonté dans le monde. Saint Vincent était un homme pratique, un homme de terrain. Il était sans cesse en route pour visiter les pauvres, pour les soulager matériellement et leur apporter le réconfort de l'espérance vécue par Jésus. En fils de saint Vincent, mon engagement sacerdotal s'est alors trouvé raffermi pour engager ma vie auprès des pauvres d'Antananarivo, alors que j'avais été appelé comme éducateur et formateur.

Le 29 mai 1989, j'ai visité quelques familles. Il m'a fallu ramper pour entrer dans le petit abri fait de bouts de carton et de morceaux de tôles rouillées qui leur servait de "logement". L'insalubrité de ces abris était ahurissante et j'ai vu des enfants vivant dans une saleté impossible à imaginer avant de l'avoir vue. Au cours des jours suivants, je suis allé à la rencontre d'autres familles vivant sur la colline d'Ambohimahitsy dans la commune d'Ambohimangakely. C'était toujours le même spectacle de saleté repoussante, de maladie et de faim jamais calmée. J'ai connu des familles, comptant souvent jusqu'à sept enfants, disloquées, déchirées : le Papa ayant abandonné mère et enfants ; la maman livrée à la prostitution ; les enfants se volant leurs maigres pitances triées dans les ordures de la décharge publique et les adultes et adolescents sombrant dans l'alcoolisme et la drogue. Tant d'enfants mourraient chaque jour et tant d'autres naissaient aussi. La violence qui régnait était terrifiante. Au début de nos rencontres, ces familles ont été méfiantes, craintives. J'ai pris le temps de les écouter. Peu à peu une confiance s'est établie entre nous. Je leur ai promis de tout faire pour qu'ils parviennent à se sortir de cette vie inhumaine et révoltante pour vivre une vie normale par leur travail.

Que faire pour apporter quelques premiers secours d'urgence à ces personnes : des soins aux malades et une aide alimentaire ? Comment parvenir à supprimer cette montagne de misères totalement inacceptables au nom de la condition de l'homme ? Comment parvenir à redonner une vie sociale à ces personnes accablées de dés-

espoir et qui survivent dans de grandes violences ? Je n'avais rien dans ma poche pour les aider et secourir leur détresse.

Je suis allé mendier auprès des communautés religieuses d'Antananarivo qui m'ont donné un peu d'argent et des dons en nature. J'ai vite compris que, seul, je ne pourrai rien faire. Heureusement, je connaissais des jeunes Malgaches, étudiants de l'Université. Je suis allé les voir et leur ai proposé d'aller vers les plus pauvres. Ils ont accepté. Ils répondaient à l'appel de Dieu : ils avaient le désir de venir en aide à leurs compatriotes les plus démunis et exclus de la société de leur Pays. Mais ils ne savaient pas quoi faire. Leur réponse a été pour moi d'un grand réconfort et d'un grand encouragement. Depuis toujours, je lis l'Évangile et j'ai compris que la pauvreté n'est pas une fatalité. Ensemble, ici, nous pouvions entreprendre de la combattre. C'est ainsi qu'en janvier 1990, l'Association Akamasoa (ce nom signifie "les bons amis") a été créée. Cette organisation non-gouvernementale (ONG) à vocation humanitaire, était nécessaire pour faciliter nos relations avec les Autorités gouvernementales, les organisations de la société civile malgache, les Ambassades étrangères et les autres organisations humanitaires dans le monde.

Notre première action fut d'organiser l'accueil des premières familles issues des rues et de la décharge publique de la capitale à Antolojanahary. C'est le premier village que nous avons créé à 60 kilomètres au Nord-Ouest d'Antananarivo, sur la route de Mahajanga, et où actuellement soixante dix familles vivent du travail de la terre. Nous avons ensuite créé quatre autres villages dans la banlieue de la capitale et nous travaillons dans deux autres régions de la Province de Fianarantsoa à 400 kilomètres au Sud d'Antananarivo, ainsi qu'à Vaingaindrano à 800 kilomètres de la capitale. Dans nos cinq villages d'Antananarivo, vivent 15 560 personnes (2 926 familles) dont 8 409 enfants qui sont scolarisés de l'école primaire au baccalauréat. La pauvreté est encore grande à Antananarivo et en 2003 nous avons apporté des secours ponctuels de première urgence (dons alimentaires, soins de santé et fourniture d'outils) à plus de 20 000 personnes. Nous avons construit 1 544 logements en brique et nous devons encore en construire 426 pour remplacer les logements provisoires en bois. L'association rémunère 3 419 personnes qui travaillent dans nos centres d'activité professionnelle. L'école est assurée par 189 enseignants. Nos services de santé sont fournis par 33 agents (médecins, infirmiers, sage-femmes et aides soignantes). Nous disposons aussi de 29 assistantes sociales. Enfin, 7 personnes gèrent l'ensemble des activités d'Akamasoa.

Depuis l'origine, nous poursuivons inlassablement les mêmes objectifs : la réhabilitation physique, psychologique et morale des personnes que la vie d'exclus avait déshumanisées ; l'accès au travail pour vivre de revenus décents ; avoir un "chez soi" digne de l'homme pour que la famille puisse s'épanouir ; la scolarisation des enfants (la majorité de leurs parents n'ont pas eu accès à l'école) ; l'instruction



En haut, Bemasoandro (Madagascar), avec une école primaire.

civique pour construire une société humaine et l'éducation chrétienne pour aimer le don de la vie accordée par Dieu.

Je ne peux pas dire que ce travail soit facile. La vérité est qu'il est dur car il est semé de difficultés quotidiennes. Après 14 ans j'ai beaucoup appris. Les collaborateurs qui m'entourent et qui se dévouent avec courage et foi dans ce travail ont aussi acquis une plus grande expérience. Nous avons appris que les plus démunis ont été brisés aussi physiquement, psychologiquement et moralement et qu'ils ne savent plus vivre dans une société humaine faite de respect de soi et d'autrui. Il faut de la patience sans limite pour faire revivre une personne qui a tant souffert au point d'avoir perdu toute confiance et tout espoir de vivre "comme les autres". Il faut beaucoup de temps pour que ces personnes se remettent debout et recommencent à marcher. Cela exige des contacts personnels pour parvenir à les convaincre qu'elles doivent faire elles-mêmes leurs premiers pas dans le travail et la discipline. Il faut parfois se bagarrer pour calmer les esprits échauffés par l'alcool. Les rechutes sont nombreuses : personne ne peut être oublié, négligé ; alors il faut renouer le dialogue. On ne change pas les comportements d'autrui ; c'est chacun qui doit faire ce travail par soi-même et pour soi-même. La désillusion nous guette parfois ; il ne faut pas y céder. D'abord parce que nous sommes comblés de joie et d'encouragements à voir que, petit à petit, des milliers de personnes ont retrouvé une vie humaine et familiale. C'est aussi un grand bonheur de voir tant d'enfants et d'adolescents confiants en eux et travailleurs qui participent activement à la vie sociale d'Akamasoa dans les chorales, les activités sportives, les réunions de quartier et les groupes de prière. Je loue Dieu pour toutes les grâces qu'il a accordées à toute l'équipe d'Akamasoa pour qu'elle accompagne les démunis qui sont venus à nous pour reconstruire leur vie.

Dès le début, j'ai eu conscience que ce travail était un défi qui dépassait mes propres forces. C'est avec une équipe que ce combat contre la pauvreté a pu être entrepris ; une équipe qui est aussi composée des pauvres eux-mêmes. Nous pouvons affirmer que la pauvreté est en passe d'être vaincue dans les centres d'Akamasoa, bien qu'il reste encore beaucoup à faire. Notre travail est une goutte d'eau dans l'océan de pauvreté qui ravage des millions et des millions de familles et d'enfants dans le monde. Notre expérience nous permet de témoigner de l'immensité de la tâche. Elle nous permet d'affirmer que la pauvreté ne pourra être vaincue une fois pour toute et définitivement, car l'égoïsme humain est une réalité de tous les temps et de toutes les sociétés. C'est pourquoi la pauvreté menacera toujours et les générations futures auront, à jamais, à la combattre. Je le redis encore : je récusé l'argument de la fatalité de la pauvreté, car cet argument est le masque de l'irresponsabilité. Combattre la pauvreté est le devoir de chaque adulte vis-à-vis des enfants. Accepter que l'égoïsme domine, c'est tolérer la pauvreté ; alors le travail pour le développement est vain. Mais notre travail à Akamasoa nous a convaincu que si



Une famille dans sa nouvelle maison à Akamasoa (Madagascar)
avec le P. Opeka.



Les maisons de bois disparaissent petit à petit, mais cela dépend vraiment
de la générosité des hommes...

nous instaurons des règles personnelles et de sociales de solidarité et d'équité pour mettre une mesure à l'égoïsme humain, alors le travail de développement donne de vrais fruits. Ces règles doivent régir les relations sociales, mais également celles de l'économie, de l'éducation et de la culture, car les causes de la pauvreté sont dans toutes ces relations défaillantes. Si ces règles ne sont pas instaurées au sein de chaque pays et entre les nations, alors c'est le règne du plus fort qui conduit à ce que les personnes les plus riches le deviennent encore plus et que les pauvres sont de plus en plus démunis de tout ce dont une personne humaine a besoin pour vivre dignement. C'est, hélas, la réalité que nous constatons dans le monde entier. C'est à ce travail de solidarité et d'équité que les États et les Organisations Internationales doivent s'attacher au lieu d'intervenir au dernier moment, comme pour se donner bonne conscience. Il faut plus que des dons ponctuels pour combattre la pauvreté. Il faut que les pauvres soient mis en situation de pouvoir travailler et de faire instruire leurs enfants. C'est un travail qui ne s'arrête jamais. C'est un travail qui ne se comptabilise pas de manière technocratique en résultats que l'on croit rapides à obtenir. En plus de l'aide matérielle au développement, qui doit permettre au pauvre de travailler pour gagner sa vie, ce travail est humanitaire car il exige que l'on donne son humanité personnelle.

Le travail d'Akamasoa n'aurait pas été possible sans la prière et l'union à Jésus-Christ. L'Écriture Sainte nous enseigne que "les pauvres de cœur" mettent toute leur confiance en Dieu ; ils Lui remettent leur vie. Les "pauvres de cœur" sont conscients de leurs imperfections et de leurs limites. Alors, ils se mettent à l'écoute de la Parole. La pauvreté évangélique est une qualité vers laquelle nous devons tendre car elle est la Source de l'Amour et de la Bonté qui nous ouvre aux dons de Dieu et nous dispose à accueillir les grâces d'En Haut. C'est par cette éducation chrétienne que ma vocation missionnaire m'a permis de guider et soutenir la persévérance de tous pour supporter les épreuves. L'Évangile nourrit le dévouement pour rester auprès des pauvres et vivre avec eux pour comprendre leurs difficultés et les aimer. Notre action n'est pas convaincante, si nous ne savons pas être avec ceux qui souffrent et qui attendent une parole de vie. C'est ainsi que le miracle de la piscine de Bezatha se renouvelle chaque jour. Le paralytique était seul et résigné, personne ne venant le plonger dans le bain guérisseur. Quand Jésus l'interpelle « *Veux-tu retrouver la santé ?* » ; il pose aux pauvres de notre monde d'aujourd'hui la question « *As-tu la volonté de guérir pour vivre ?* ». C'est parce que cet homme a répondu à l'appel de Jésus, qu'il s'est levé, a pris son grabat et qu'il s'est mis à marcher pour être acteur de sa propre vie.

Chers confrères et chers amis, je vous invite à être avec nous par vos prières. Dans la communion de l'Espérance donnée par Jésus, vos prières nous donneront la force d'inviter toujours les pauvres à se remettre debout pour vivre dans la dignité des fils de Dieu.